

LA FIÈRE CHANSON DES TRAVERSES

Jan van Nijlen

(1884-1965)

Avis aux voyageurs

Ne prenez pas le train sans valise de rêves,
et vous serez heureux à Brest comme à Genève.

Restez, calme et patient, près de la vitre ouverte:
vous êtes voyageur, nul ne sait qui vous êtes.

Cherchez dans le passé votre regard d'enfant,
rêveur et enthousiaste, curieux et nonchalant.

Ce qui sous vos yeux croît du noir sol printanier,
a pour vous, sachez-le: vous seul, été planté.

Laissez dire leur mot les commis voyageurs
à propos de censure: Dieu sourit et choisit son heure.

Saluez toujours les chefs de gare avec respect,
jamais, sans leur signal, un train ne partirait.

Lorsqu'on n'avance plus, ceci au détriment
de vos envies, espoirs, et votre cher argent,

calme, ouvrez la valise; puisez dans son contenu,
vous verrez que jamais une heure n'est perdue.

Le train arrive-t-il en un étrange lieu,
dont vous n'avez jamais eu le nom sous les yeux?

Voici le but, voici l'essence du voyage
pour tous les vagabonds et pour tous les vrais sages...

Et sans vous étonner, serein, observez comme
un train des plus communs vous mène au cœur de Rome.

Traduit du néerlandais par Philippe Noble et l'Atelier de
traduction de l'Institut Néerlandais de Paris.

Bericht aan de reizigers

*Bestijg den trein nooit zonder uw valies met dromen,
dan vindt ge in elke stad behoorlijk onderkomen.*

*Zit rustig en geduldig naast het open raam:
gij zijt een reiziger en niemand kent uw naam.*

*Zoek in 't verleden weer uw frisse kinderogen,
kijk nonchalant en scherp, droomrig en opgetogen.*

*Al wat ge groeien ziet op 't zwarte voorjaarsland,
wees overtuigd: het werd alleen voor u geplant.*

*Laat handelsreizigers over de filmcensuur
hun woordje zeggen: God glimlacht en kiest zijn uur.*

*Groet minzaam de stationschefs achter hun groen hekken,
want zonder hun signaal zou nooit één trein vertrekken.*

*En als de trein niet voort wil, zeer ten detrimente
van uwe lust en hoop en zuurbetaalde centen,*

*blijf kalm en open uw valies; put uit zijn voorraad
en ge ondervindt dat nooit een enkel uur te loor gaat.*

*En arriveert de trein in een vreemdsoortig oord,
waarvan ge in uw bestaan den naam nooit hebt gehoord,*

*dan is het doel bereikt, dan leert gij eerst wat reizen
betekent voor de dolaards en de ware wijzen...*

*Wees vooral niet verbaasd dat, langs gewone bomen,
een doodgewone trein u voert naar 't hart van Rome.*

Uit Verzamelde gedichten 1903-1964 (1964).

Hugo Claus

(1929-2008)

Le train

Nous attendons au passage à niveau.
Les barrières restent fermées.
Encore une journée de tirée
mais ne me demandez pas comment.
Les gens sont nerveux.
Il s'est encore passé quelque chose.
Je tremble d'émotion.
Il fait dangereux à la Station.
Je n'aime pas entendre
ce train ralentir.
Les portières sont barricadées.
Il y a des bêtes à l'intérieur
qui se lamentent comme des humains.
Encore une journée de tirée,
mais ne me demandez pas comment.

Traduit du néerlandais

par Marnix Vincent.

De trein

*Wij wachten bij de overweg.
De slagbomen blijven toe.
De dag zit er weer op
maar vraag me niet hoe.
De mensen zijn nerveus.
D'r is weer iets gebeurd.
Ik beef van d'alteratie.
Het is gevaarlijk aan de Statie.
Ik hoor niet graag
hoe die trein vertraagt.
De treindeuren zijn dichtgespijkerd.
Daar zitten beesten in
die klagen als mensen.
De dag zit er weer op,
maar vraag me niet hoe.*

Uit *Wreed geluk* (1999).

J. Bernlef

(° 1937)

Homme avec horaire périmé

Des contrées entières désormais inaccessibles
des rails vides luisant lugubrement au soleil
pas un seul wagon dans la gare de triage

Il feuillette béatement sur le quai désert
murmure le nom de chaque gare
le nœud d'où tout est parti.

Il se cramponne aux tableaux
où règnent départ, arrivée et vitesse
où résonne encore la fière chanson des traverses.

Traduit du néerlandais
par Marnix Vincent.

Man met verlopen dienstregeling

*Hele landstreken niet langer bereikbaar
doods glanzen lege rails in de zon
het rangeerterrein zonder een enkele wagon*

*Verzalgd bladert hij op het verlaten perron
mompelt de naam van ieder station
het knooppunt van waaruit alles begon.*

*Hij klampt zich aan de tabellen vast
daarin heerst snelheid, aankomst en vertrek
daarin zingt nog het trotse lied der bielzen.*

Uit *Aambeeld* (1998).

W.G Sebald

(1944-2001)

L'expression artistique de la nouvelle époque

À la fin du XIX^e siècle, avait commencé Austerlitz en réponse à mes questions relatives à la genèse de la gare d'Anvers, lorsque la Belgique, petite tache jaune grisâtre à peine identifiable sur la mappemonde, entreprit ses expéditions coloniales et prit pied sur le continent africain, lorsque les marchés des capitaux et les bourses des matières premières de Bruxelles furent le théâtre de transactions vertigineuses et que les bourgeois belges, animés d'un optimisme sans bornes, crurent que leur pays si longtemps humilié par la domination étrangère, fractionné et incapable de s'unir, était enfin en passe de s'ériger en nouvelle grande puissance économique, en cette époque désormais bien lointaine mais qui ne cesse encore actuellement de déterminer notre vie, le roi Léopold, sous l'égide duquel s'accomplissait ce progrès en apparence illimité, souhaita en personne employer la profusion des fonds soudain disponibles à l'édification de bâtiments publics susceptibles de procurer à son État en plein essor une renommée internationale. L'un des projets initiés de la sorte en plus haut lieu fut celui mis en œuvre par Louis Delacenserie et inauguré à l'été 1905, au bout de dix ans de conception et de réalisation, en présence du monarque; et c'est, dit Austerlitz, cette gare centrale de la métropole flamande dans laquelle nous nous trouvons présentement. Le modèle que Léopold préconisa à son architecte était la nouvelle gare de Lucerne, qui le séduisait surtout par la coupole s'élevant à des hauteurs dramatiques au-dessus des autres bâtiments à usage ferroviaire, traditionnellement cantonnés au ras du sol, une idée que Delacenserie, avec sa construction inspirée par le Panthéon de Rome, a concrétisée de manière si impressionnante qu'encore aujourd'hui, en pénétrant dans le hall d'entrée, nous réagissons comme l'architecte l'avait voulu et avons le sentiment, en dépit du caractère profane de l'endroit, de nous trouver dans une cathédrale dédiée au commerce mondial et aux échanges internationaux. Les principaux éléments de son monumental édifice, Delacenserie les avait empruntés aux palais de la Renaissance italienne, mais il y avait aussi des réminiscences byzantines et mauresques, et peut-être avais-je remarqué en arrivant, me dit Austerlitz, les tourelles rondes en pierre de granit noir et gris dont le seul but était d'évoquer le Moyen Âge dans l'esprit des voyageurs. L'éclectisme en soi risible de Delacenserie, qui avec sa Centraal Station, ses volées d'escaliers en marbre, ses toits d'acier et de verre a allié passé et futur, est en vérité le mode d'expression artistique de la nouvelle époque, dit Austerlitz, et, poursuivit-il, il n'est que naturel qu'en élévation, de là où, dans le Panthéon romain, les dieux abaissaient le regard vers le visiteur, soient présentes à la gare d'Anvers, selon le rang qu'elles occupent dans la hiérarchie, les divinités du XIX^e siècle - les mines, l'industrie, les

transports, le commerce et le capital. Comme j'avais dû m'en apercevoir, étaient disposés à mi-hauteur, tout autour du hall d'entrée, des cartouches de pierre représentant des symboles tels que gerbes de blé, marteaux croisés, roues ailées, ou encore des ruches, ces dernières n'étant d'ailleurs pas, comme on serait enclin à le croire, la figuration de la nature mise au service de l'homme, ni même la vertu collective du travail, mais le principe de l'accumulation du capital. Et dominant tous ces symboles, dit Austerlitz, il y avait le temps, représenté par les aiguilles et le cadran. À quelque vingt mètres au-dessus de l'escalier à double révolution qui relie le foyer aux quais, on trouve, seul élément baroque de tout l'ensemble, à l'emplacement exact où le Panthéon romain, dans le prolongement direct du portail, offrait à la vue le buste de l'empereur, la grande horloge: emblème du nouveau pouvoir régnant sans partage sur la ville, elle surmontait même les armoiries royales et la devise *Eendracht maakt macht*, l'union fait la force. De la position centrale occupée par l'horloge on pouvait, dit Austerlitz, surveiller les mouvements de tous les voyageurs, et à l'inverse les voyageurs devaient lever les yeux vers l'horloge et se voyaient contraints pour tous leurs faits et gestes de se plier à sa volonté. En effet, il fallait noter que jusqu'à la synchronisation des horaires de chemins de fer, les horloges de Lille ou de Liège n'étaient pas à la même heure que celles de Gand ou d'Anvers, et c'était seulement à partir de l'uniformisation réalisée au milieu du XIX^e siècle que le temps avait commencé à exercer son empire incontesté sur le monde. Ce n'était qu'en nous conformant au rythme qu'il nous prescrivait que nous pouvions franchir les vastes espaces nous séparant les uns des autres. Il est vrai, dit Austerlitz au bout d'un moment, que le rapport espace-temps, tel qu'il se présente à nous lorsque nous voyageons, ressortit aujourd'hui encore à l'illusion, à l'illusionnisme, ce qui fait que chaque fois que nous revenons de quelque part nous n'avons jamais vraiment la certitude d'être réellement partis. - J'ai d'emblée été étonné de la façon dont Austerlitz élaborait ses pensées en parlant, de voir comment à partir d'éléments en quelque sorte épars il parvenait à développer les phrases les plus équilibrées, comment, en transmettant oralement ses savoirs, il développait pas à pas une sorte de métaphysique de l'histoire et redonnait vie à la matière du souvenir. Aussi n'oublierai-je jamais la conclusion qu'il apporta à ses explications sur le procédé de fabrication des hauts miroirs de la salle d'attente, disant, tout en marchant et en levant encore les yeux vers les grandes surfaces au reflet mat, qu'il se demandait pour sa part *combien d'ouvriers périrent, lors de la manufacture de tels miroirs, de malignes et funestes affections à la suite de l'inhalation des vapeurs de mercure et de cyanide.*

Traduit de l'allemand par Patrick Charbonneau.

Extrait de *Austerlitz*, Actes Sud, Arles, 2002.

Willem Wilmink

(1936-2003)

À revers

La plupart des trains roulent à revers de la vie.
On voit une remise, un vélo posé contre.
Un petit garçon pas encore couché, pour une fois.
On voit s'ouvrir une porte qui donne sur une cuisine.
Si tu n'étais pas emporté par ce train,
tu pourrais entrer là sans façon.

Dès que le crépuscule est arrivé
tu ne te sentais plus égaré.

Et tu n'y verrais pas le moindre regard surpris.
Ne devais-tu pas venir? Personne qui en doutait.
Ils te feront signe de la tête, imperceptiblement
car celui qu'on attend vraiment, à peine on le salue.
Tu pourras t'asseoir à table avec eux,
et tout sera de nouveau pour le mieux.

Dès que le crépuscule est arrivé
tu ne te sentais plus égaré.

Pas besoin d'avaler la moindre goutte d'alcool,
la grenadine te semblera du cognac.
Tu observeras les flammes derrière le mica du foyer,
puis un merle viendra chanter sur le toit,
et ces quelques personnes dont tu ne peux te passer
te rejoindront là, un sourire au visage.
Désormais tu ne te tromperas plus de chemin,
tu as refermé le livre de tous les chagrins.

Mais non, le train ne s'est pas arrêté,
les kilomètres se sont accumulés.

Traduit du néerlandais
par Hans Hoebeke.

Achterlangs

*De meeste treinen rijden achterlangs het leven.
Je ziet een schuurtje met een fiets ertegenaan.
Een kleine jongen is nog op, hij mag nog even.
Je ziet een keukendeur een eindje openstaan.
Als je maar niet door deze trein werd voortgedreven,
zou je daar zonder meer naar binnen kunnen gaan.*

*Zodra de schemer was gedaald,
was je niet langer meer verdwaald.*

*En je ontmoette daar niet eens verbaasde blikken.
Je zou toch komen? Iedereen had het vermoed.
Ze zouden even haast onmerkbaar naar je knikken,
want wie verwacht is, wordt maar nauwelijks begroet.
Je zou je zomaar aan hun tafel kunnen schikken
en alle dingen waren plotseling weer goed.*

*Zodra de schemer was gedaald,
was je niet langer meer verdwaald.*

*Je hoefde daar geen druppel alcohol te drinken,
want grenadine zou je smaken als cognac.
Je zag het haardvuur achter micaruitjes blinken,
er kwam een merel zitten zingen op het dak.
En die paar mensen die je nooit hebt kunnen missen,
kwamen daar binnen met een lach op hun gezicht.
Je zou je voortaan nooit meer in de weg vergissen,
je deed het boek van alle droefenissen dicht.*

*Maar ach, de trein is doorgegaan
en kilometers daarvandaan.*

Uit Ik had als kind een huis en haard (1997).

Victor Hugo

(1802-1885)

D'Anvers à Bruxelles

Je suis réconcilié avec les chemins de fer; c'est décidément très beau. Le premier que j'avais vu n'était qu'un ignoble chemin de fabrique. J'ai fait hier la course d'Anvers à Bruxelles et le retour. Je partais à quatre heures dix minutes et j'étais revenu à huit heures un quart, ayant dans l'intervalle passé cinq quarts d'heure à Bruxelles et fait vingt-trois lieues de France. C'est un mouvement magnifique et qu'il faut avoir senti pour s'en rendre compte. La rapidité est inouïe. Les fleurs du bord du chemin ne sont plus des fleurs, ce sont des taches ou plutôt des raies rouges ou blanches; plus de points, tout devient raie; les blés sont de grandes chevelures jaunes, les luzernes sont de longues tresses vertes; les villes, les clochers et les arbres dansent et se mêlent follement à l'horizon; de temps en temps, une ombre, une forme, un spectre debout paraît et disparaît comme l'éclair à côté de la portière; c'est un garde du chemin qui, selon l'usage, porte militairement les armes au convoi. On se dit dans la voiture: C'est à trois lieues, nous y serons dans dix minutes. - Le soir, comme je revenais, la nuit tombait. J'étais dans la première voiture. Le remorqueur flamboyait devant moi avec un bruit terrible, et de grands rayons rouges, qui teignaient les arbres et les collines, tournaient avec les roues. Le convoi qui allait à Bruxelles a rencontré le nôtre. Rien d'effrayant comme ces deux rapidités qui se côtoyaient, et qui, pour les voyageurs, se multipliaient l'une par l'autre. On ne se distinguait pas d'un convoi à l'autre; on ne voyait passer ni des wagons, ni des hommes, ni des femmes, on voyait passer des formes blanchâtres ou sombres dans un tourbillon. De ce tourbillon sortaient des cris, des rires, des huées. Il y avait de chaque côté soixante wagons, plus de mille personnes ainsi emportées, les unes au nord, les autres au midi, comme par l'ouragan.

Il faut beaucoup d'efforts pour ne pas se figurer que le cheval de fer est une bête véritable. On l'entend souffler au repos, se lamenter au départ, japper en route; il sue, il tremble, il siffle, il hennit, il se ralentit, il s'emporte; il jette tout le long de la route une fiente de charbons ardents et une urine d'eau bouillante; d'énormes raquettes d'étincelles jaillissent à tout moment de ses roues ou de ses pieds, comme tu voudras; et son haleine s'en va sur vos têtes en beaux nuages de fumée blanche qui se déchirent aux arbres de la route.

On comprend qu'il ne faut pas moins que cette bête prodigieuse pour traîner ainsi mille ou quinze cents voyageurs, toute la population d'une ville, en faisant douze lieues à l'heure. Après mon retour, il était nuit, notre remorqueur a passé près de moi dans l'ombre se rendant à son écurie, l'illusion était complète. On l'entendait gémir dans son tourbillon de flamme et de fumée comme un cheval harassé.

Il est vrai qu'il ne faut pas voir le cheval de fer; si on le voit, toute la poésie s'en va. À l'entendre c'est un monstre, à le voir ce n'est qu'une machine. Voilà la triste infirmité de notre temps; l'utile tout sec, jamais

le beau. Il y a quatre cents ans, si ceux qui ont inventé la poudre avaient inventé la vapeur, et ils en étaient bien capables, le cheval de fer eût été autrement façonné et autrement caparaçonné; le cheval de fer eût été quelque chose de vivant comme un cheval et de terrible comme une statue. Quelle chimère magnifique nos pères eussent faite avec ce que nous appelons la chaudière! Te figures-tu cela? De cette chaudière ils eussent fait un ventre écaillé et monstrueux, une carapace énorme, de la cheminée une corne fumante ou un long cou portant une gueule pleine de braise; ils eussent caché les roues sous d'immenses nageoires ou sous de grandes ailes tombantes; les wagons eussent eu aussi cent formes fantastiques, et, le soir, on eût vu passer près des villes tantôt une colossale gargouille aux ailes déployées, tantôt un dragon vomissant le feu, tantôt un éléphant la trompe haute, haletant et rugissant, effarés, ardents, fumants, formidables, traînant après eux comme des proies cent autres monstres enchaînés, et traversant les plaines avec la vitesse, le bruit et la figure de la foudre. C'eût été grand.

Mais nous, nous sommes de bons marchands bien bêtes et bien fiers de notre bêtise. Nous ne comprenons ni l'art, ni la nature, ni l'intelligence, ni la fantaisie, ni la beauté, et ce que nous ne comprenons pas, nous le déclarons inutile du haut de notre petitesse. C'est fort bien. Où nos ancêtres eussent vu la vie, nous voyons la matière. Il y a dans une machine à vapeur un magnifique motif pour un statuaire; les remorqueurs étaient une admirable occasion pour faire revivre ce bel art du métal traité au repoussoir. Qu'importe à nos tireurs de houille. Leur machine telle qu'elle est dépasse déjà de beaucoup la portée de leur lourde admiration. Quant à moi, on me donne Watt tout nu, je l'aimerais mieux habillé par Benvenuto Cellini.

Extrait de *Voyages. France et Belgique (1834-1837)*, Presses universitaires de Grenoble, 1974.

Piet Paaltjens

(1835-1894)

À Rika

Cette unique fois que je vous vis. Vous
Étiez dans ce rapide qui roulait
Si vite qu'il passa mon train d'un coup.
Plus brève rencontre ne fut jamais.

Et pourtant assez longue pour que je
Vive désormais ma vie en riant
Jaune. Ah, plus le moindre sourire gai
Depuis ce dépassement foudroyant.

Mais pourquoi ces cheveux d'une blondeur
Si blonde qu'un ange s'y tromperait?
Dans les yeux ce bleu d'une profondeur
Si grande, qui donc y résisterait?

Vous si rapide et qui saviez, pourquoi
Ne pas avoir stoppé tout net ce train
Pour venir m'enlacer de vos beaux bras
Et de vos lèvres m'embrasser sans frein?

Auriez-vous craint un désastre ferré?
Mais Rika, rien pour moi de plus exquis,
Dans le fracas et les cris explorés,
Qu'être avec vous sous un train aplati.

Traduit du néerlandais
par Hans Hoebeke.

Aan Rika

*Slechts éénmaal heb ik u gezien. Gij waart
Gezeten in een sneltrein, die de trein
Waar ik mee reed, passeerde in volle vaart.
De kennismaking kon niet korter zijn.*

*En toch, zij duurde lang genoeg om mij,
Het eindloos levenspad met fletse lach
Te doen vervolgen. Ach! geen enkel blij
Glimlachje liet ik meer, sinds ik u zag.*

*Waarom hebt gij van dat blonde haar,
Daar de engelen aan te kennen zijn? En dan,
Waarom blauwe ogen, wonderdiep en klaar?
Gij wist toch, dat ik daar niet tegen kan!*

*En waarom mij dan zo voorbijgesneld,
En niet, als 't weerlicht, 't rijtuig opgerukt,
En om mijn hals uw armen vastgekneld,
En op mijn mond uw lippen vastgedrukt?*

*Gij vreesdet mogelijk voor een spoorwegramp?
Maar, Rika, wat kon zaalger voor mij zijn,
Dan, onder hels geratel en gestamp,
Met u verplet te worden door één trein?*

Uit Snikken en grimlachjes (1867).

W.H. Auden

(1907-1973)

Gare du Midi

Entre un express quelconque, venant du sud,
Gens massés aux portillons, Un visage
À l'accueil duquel le bourgmestre n'a dépêché
Ni clairons ni galons: Dans le visage, quelque chose
Arrête le regard distrait, où se lisent inquiétude et pitié.
De la neige tombe. Serrant sa petite valise,
Il sort d'un pas vif infecter une ville
Dont le terrible avenir vient peut-être d'arriver.

Traduit de l'anglais

par Hans Hoebeker.

Gare du Midi

*A nondescript express in from the South,
Crowds round the ticket barrier, A face
To welcome which the mayor has not contrived
Bugles or braid: Something about the face
Distracts the stray look with alarm and pity.
Snow is falling. Clutching a little case,
He walks out briskly to infect a city
Whose terrible future may have just arrived.*

Extracted from *Penguin New Writing* (1940).

Anton Korteweg

(° 1944)

Train

Tu roules. Ne peux quitter ta voie.
Ne peux arriver où tu n'es pas à ta place.
Ne peux même pas faire un détour.

Chapeau. Combien de fois n'ai-je pas été
conduit intempestivement par moi-même
en un lieu où je n'avais rien à trouver.

Pourtant je ne voudrais pas être un train.

Traduit du néerlandais
par Marnix Vincent.

Trein

*Jij spoort. Kan niet weg uit je baan.
Kan niet aankomen waar je niet hoort.
Kan niet eens een omweg maken.*

*Pet af. Hoe vaak werd ik niet
ontijdig door mij naar een plaats
gevoerd waar ik niets had te vinden.*

Toch zou ik geen trein willen zijn.

Uit *Comfortabel ongelukkig* (1999).

J.C. Bloem

(1887-1966)

Retour de voyage

Dans le train. Le temps passe à rêver.
Sur la vitre dodeline le couchant.
Auprès de vous bientôt je serai,
Et un peu plus près de ma mort.

Là, je pourrai m'asseoir comblé
Sous la douce lumière de la lampe.
Et dans l'oubli tout s'effacera
Hormis cela: je suis chez vous.

Cet amour sans aller ni retour
Ignore distance et temps qui passe;
Seule alimente son désir
L'éternelle faim d'éternité.

Or je ne puis convaincre mon cœur
- Ce cœur à l'absence aguerris -
Qu'un seul instant pourrait éteindre
À quoi ne suffit toute une vie.

Traduit du néerlandais
par Hans Hoebeke.

Huiswaarts reizende

*In de trein. De tijd vergaat met dromen.
Op de ruitjes wiegelt avondrood.
Als ik bij u ben gekomen,
Ben ik weer wat nader bij mijn dood.*

*Maar daar zal ik neder zijn gezeten
In verzadigdheid en lampenschijn.
Alles zal ik zijn vergeten
Dan dit enige: bij u te zijn.*

*Deze liefde kent geen gaan en keren,
Kent geen afstand en gewiekte tijd;
De ene drang van haar begeren
Is haar hongeren naar eeuwigheid.*

*O ik kan mijn hart niet doen geloven
- Hart, dat zich gewende aan elk gemis -
Dat één ogenblik kan doven
Waar een leven niet te lang voor is.*

Uit Verzamelde gedichten (1965).

Hugo Claus

(1929-2008)

La coupole blanche sur la colline

À la frontière française le train reste longtemps à l'arrêt. Des hommes portant des brassards examinent attentivement les billets, les passeports, les passagers. De temps à autre ils font descendre quelqu'un qu'ils chassent sans ménagement vers les wagons de tête.

C'est mon tour. J'essaie de présenter un visage aussi français que possible, mais les contrôleurs, accompagnés d'enquêteurs, de douaniers et de personnages silencieux en costume de croque-mort, ne se laissent pas influencer. Il faut que j'explique ce que je viens faire en France. Je dis d'un ton léger que le journal de mode *Votre beauté* - j'espère que le journal existe - m'attend à Paris pour me faire poser comme modèle. Voilà qui satisfait mes enquêteurs; l'un d'eux désigne du doigt ma coiffure et glisse une réflexion spirituelle à ses collègues qui rigolent. Du coup, mes compagnons de voyage relèvent mes cheveux sans vergogne. Je tiens un journal devant mon visage.

Le long du train flânent, vêtus de tenues informes couleur sable, des hommes osseux aux cheveux rasés, qui ne lèvent pas la tête, même lorsqu'un gendarme les houspille pour qu'ils se mettent en rang. Chaque bras tendu touchant l'épaule voisine, ils forment une colonne impeccable. De temps à autre, l'un d'eux jette un regard féroce sur le train, sur moi. La plupart ont une barbe de deux, trois jours. Mes compagnons de voyage prétendent qu'il s'agit de criminels de guerre; sinon, il y a longtemps qu'on les aurait renvoyés dans leurs foyers en Allemagne. Dans l'un des hommes, silhouette élancée, nez aquilin rougeoyant, cils blancs, je reconnais un officier SS. Il court dans une vallée enneigée, tout seul, son fusil-mitrailleur oscillant le long de sa cuisse, à la rencontre d'un monstrueux tank russe. Les prisonniers reçoivent du pain, des baguettes qu'ils déchirent pour y planter les dents à l'instant où le train repart. Je pénètre en France, Alexandre le Conquérant.

Les vapeurs de la gare. Ce sont bien les indigènes? Plus noirs, plus frêles, plus véhéments que les Belges.

Le cœur qui cogne. Je croyais que ça n'arrivait que dans les livres. Cela a commencé lorsque, penché à la fenêtre trépidante, la poussière de charbon me criblant le visage, j'ai découvert au milieu des toits gris la coupole blanche sur la colline, Montmartre, mon minaret, ma Mecque.

Je me fraie un chemin, heurte des jambes avec ma valise de carton, parmi les familles pressées qui se bousculent. Dehors, une file docile attend les taxis. J'hésite. Un vieil homme en bleu de travail porte un chat siamois dans une cage d'oiseau. Des Arabes coiffés de bérêts alpins. Un Oriental tatoué tire une charrette remplie de porcelaines ébréchées. Entre les autos qui klaxonnent, les gens qui voltigent, criaillent, je m'élanche vers le trottoir d'en face. Cherche le chemin de Montmartre sur le plan du métro. Une main délicate saisit la poignée de ma valise. Estomaqué, je veux frapper,

j'abats ma main sur la valise que je viens de lâcher. Le voleur, un Nord-Africain d'une quinzaine d'années, au visage grêlé, reste devant moi, souriant avec pitié. Il porte deux doigts à la tempe. «Où voulez-vous aller, mon capitaine?»

J'ouvre la bouche: «S'il vous plaît?»

Il déclare qu'il va me guider, il connaît Paris comme sa poche.

«L'hôtel Richelieu à Montmartre? Pas de problème, mon capitaine.»

Je veux reprendre ma valise. «Mais non, c'est pour ça que je suis là, mon capitaine. Vous êtes le seigneur. Medhi, le serviteur.»

Dans le métro - Medhi a acheté un carnet qu'il a fourré dans ma poche -, ça sent les journaux, le tabac et l'ail. Les journaux annoncent qu'un spéléologue célèbre est mort des suites d'une vilaine chute et que les Anglais se retirent en hâte de la zone de Suez. Une jeune femme, la bouche humide, ouverte, lit dans *Elle* un article sur le cancer.

Medhi désigne les noms des stations de métro qui défilent à une vitesse stupéfiante. Il raconte que sa mère ne parle pas, ne veut pas parler un mot de français, elle est insupportable depuis qu'elle vit à Belleville. Nous descendons dans une ville arabe. J'ai peine à suivre Medhi qui louvoie entre ses congénères. Nous entamons une grimpée difficile; sur la fin je dois me hisser en m'agrippant à la rampe tandis que devant moi le gamin file. Il m'encourage en brandissant tout mon avoir.

Enfin, il désigne l'enseigne: «Voilà. L'hôtel Richelieu».

Traduit du néerlandais par Marnix Vincent.

Extrait de *Une douce destruction* (titre original: *Een zachte vernieling*),
l'Âge d'Homme, Paris / Lausanne, 1988.

Miriam Van hee

(° 1952)

gare, le soir

les panneaux lumineux bégaiant
et dans cette lueur apparaissent
et disparaissent des
visages en attente

c'est la paix dans la ville
les cloches du soir sonnent
dans les maisons s'allument les lumières
et la télévision

parfois surgis à l'improviste
des trains sortent de la pénombre
monotones leurs roues cognent
les rails, elles emportent du grain
du sable ou des armes ou peut-être
des clandestins quelque part

une fois il y avait du sang
collé au pare-chocs,
du duvet des plumes et

pas une goutte de pluie, non
le vent d'est durait depuis des jours
la nuit on voyait les étoiles
et la lune qui ressemblait à la terre
avec ses monts et ses vallées
avec sa lumière hivernale
et ses secrets

Traduit du néerlandais par Philippe Noble.

Extrait de *La Cueillette des mûres* (titre original: *De bramenpluk*),
Le Castor astral, Bordeaux, 2002.

station, 's avonds

*lichtreclames haperen
en in dat licht verschijnen
en verdwijnen weer
wachtende gezichten*

*er is vrede in de stad
de avondklokken luiden
in de huizen gaan de lichten
en de televisie aan*

*soms komen dan onaangekondigd
treinen uit de schemering
eentonig slaan hun wielen
op de sporen, ze voeren graan
of zand of wapens of misschien
verstekelingen ergens heen*

*eens was er bloed
dat aan de bumper kleefde,
dons en veren en*

*geen regen, nee
oostenwind hield dagen aan
's nachts kon je de sterren zien
en de maan die op de aarde leek
met haar bergen en valleien
met haar winterlicht
en haar geheimen*

Uit De bramenpluk (2002).